

Avignon 76 :

Georges Lavaudant à Théâtre Ouvert du 14 au 17 juillet

En 1971, apparaissait au Festival d'Avignon, une nouvelle formule : celle de « Théâtre Ouvert ». Lucien Attoun, qui en est le fondateur et l'animateur, et France-Culture offrent à de jeunes metteurs en scène quinze jours de répétitions afin de présenter la « lecture-spectacle » de pièces inédites. Il s'agissait, en fait, de poser le problème de la création dramatique contemporaine d'une façon concrète, pratique. Le but : faire connaître de nouveaux auteurs et donner la possibilité à des metteurs en scène de les « mettre en espace » puisqu'il ne s'agit pas de spectacle abouti.

Depuis lors, la formule a évolué. « Théâtre Ouvert » tend, depuis peu, à devenir un centre de recherche théâtrale permanent et regroupe maintenant trois sortes d'actions concurrentes :

- Le Gueuloir qui permet à des auteurs, aidés ou non de comédiens, de lire leurs pièces inédites ;
- Théâtre Ouvert, proprement dit, c'est-à-dire la mise en espace de pièces nouvelles ;
- Des spectacles aboutis, dernière étape de pièces préalablement présentées à Théâtre Ouvert sous la forme de mises en espace.

C'est sous ce triple aspect que Théâtre Ouvert s'est présenté à la Maison de la Culture en février dernier : le Gueuloir ; la mise en espace du « Palais d'Hiver » de Rezvani par Daniel Mesguich ; la présentation d'un spectacle abouti « Catherine » mis en scène par Antoine Vitez. C'est d'ailleurs à cette occasion que Lucien Attoun a invité Georges Lavaudant à occuper la chapelle des Pénitents Blancs du 14 au 17 juillet, c'est-à-dire à ouvrir le feu de Théâtre Ouvert au Festival d'Avignon 1976. G. Lavaudant avait donc un lieu, quelques moyens ; il lui restait à chercher un auteur.

En mars 1976, il tombait sur le premier roman de Denis Roche, un ancien de « Tel Quel » : « Louve Basse ». Le livre le conquiert. S'agissant d'un texte non écrit pour la scène, il fallait en faire l'adaptation. Lavaudant s'y employa aussitôt. Ayant trouvé un auteur, il lui reste maintenant quinze jours avant de faire partager sa découverte au public avignonnais. Quant à « Théâtre Ouvert », il aura donné à ce jeune metteur en scène la possibilité, deux mois après les travaux pratiques que constituait « L'Éducation sentimentale » présentée au Rio, d'avancer vers une nouvelle forme de travail dramatique.

J.L.

(Lire la suite, p. 2)

(1) « Louve Basse » par Denis-Roche (Seuil 1976) se trouve à la Bibliothèque de la Maison de la Culture.



ROUGE

et NOIR

journal d'information de la maison de la culture de grenoble

N° 78

MENSUEL

JUILLET 1976

PRIX : 1 F

Editorial

Dans ces pages, nous vous parlons déjà beaucoup du programme d'activité de la prochaine rentrée.

Pour ceux qui connaissent l'ampleur de nos difficultés financières, de tels projets, pourtant limités, peuvent paraître optimistes, audacieux, voire même aventuristes...

Avions-nous le devoir et simplement la possibilité d'agir autrement ?

Pourquoi ne pas avoir réduit très nettement le volume des activités dès septembre ?

De mon point de vue, nous ne devons pas le faire pour deux séries de raisons :

- d'une part beaucoup d'engagements sont pris de longs mois à l'avance et, sur ceux-là, il n'était pas possible de faire marche arrière lorsque nous avons connu l'insuffisance des subventions, c'est-à-dire fin mars. Pour le reste, la prudence nous a conduit à des choix financiers stricts et à un relatif allègement des programmes,

notamment en réduisant le nombre de représentations pour chaque spectacle. Mais ceci ne constituera pas sur les trois derniers mois de l'année une diminution sensible des charges ;

- d'autre part réduire notablement le volume des activités présenterait à mon avis deux dangers précis :

- risque de provoquer un relâchement des liens entre la Maison de la Culture et le public, une démobilitation progressive, la fréquentation étant largement fonction de la fréquence et de la diversité des propositions ;
- risque d'engager un mouvement difficilement réversible vers la réduction des moyens de travail et des effectifs, détruisant ainsi un outil de travail patiemment conquis par les collectivités.

Un tel retrait mettrait en cause neuf années de travail en cassant une démarche culturelle qui n'a de sens que dans la continuité, le développement et la recherche constante. C'est une perspective que je refuse et qui relèverait d'une décision politique dont les usagers actuels et potentiels seraient juges.

C. TASCA.

Exposition : un constat d'huissier pour la banlieue parisienne

Pendant tout le mois de juillet, on pourra voir dans la maison une exposition montée par le Centre de Création industrielle intitulée « L'Image du temps dans le paysage urbain, 68 photo-constats ». De quoi s'agit-il ? D'un certain nombre de cartes postales représentant des lieux de la banlieue parisienne en 1900 et les mêmes endroits photographiés 70 ans plus tard. Un constat. Mais quel constat ! celui d'un cataclysme. Venez voir, cela parle tout seul. Pas besoin de commentaires.

L'exposition a été réalisée par deux copains : Alain Blondel et Laurent Sully Jaulmes - ce dernier, photographe. Comment ont-ils procédé ? Ils ont d'abord choisi les cartes postales - sur 20 000 uniquement de banlieue ! empilées, il paraît que cela faisait un tas de six mètres de haut ! - en pillant la collection de Roxane Debuissou... Puis, pendant deux ans, ils ont sillonné cette banlieue parisienne. Dans quelles conditions ? Voici comment Alain Blondel raconte leur odyssée :

« Le dimanche matin on se livrait à cette petite manie. Madame Debuissou au volant, moi à sa droite avec mes plans, anciens et modernes, déployés pour comparer, empêtré.



Photos extraites du catalogue de l'exposition.

Laurent derrière avec ses fiches, ses objectifs. C'est invraisemblable l'acharnement qu'ont les municipalités à changer le nom des rues. Une véritable surenchère ! Pierre Brossolette, Gabriel-Péri, Général-Leclerc remplacent la rue des Vignes et la route de Chatou. Si pratique pour se diriger. Malheureux riverains, les adresses insupportables que ça doit leur faire ! Des cartes de visites pas montrables... »

Et ce n'était pas de tout repos. Ecoutez encore Blondel : « Marmuse (le photographe des cartes postales) plus soixante ans égalent Jaulmes, au millimètre. Les méthodes de travail sont différentes pourtant. Marmuse prenait son temps. Il installait son trépied au milieu de la rue, du carrefour - pourquoi pas ? - et faisait sa pose. A vingt mètres le quinquai sortait sur le pas de son échoppe, figeait. Pour la postérité. Le même endroit de nos jours est devenu périlleux. L'instantané est de rigueur ! De là, bien sûr, une petite différence dans les attitudes. Des passants surpris... Aujourd'hui un photographe passe inaperçu de tout le monde. Sauf des automobilistes. Photo ou pas, un piéton en dehors des clous les rend furieux hystériques ! Ils n'en reviennent pas de l'audace, klaxonnent, foncent dessus, font semblant... La maîtrise du dompteur ! Laurent derrière son objectif ne voyait rien du danger, donc moi dans son dos, je repérais les plus haineux et quand il s'en

présentait un vraiment trop agressif, on faisait un écart. Trois, quatre fois il fallait s'y reprendre pour faire la photo. A chaque fois tout le repérage était à recommencer... les angles, les alignements à retrouver. A la fin on avait un bâton de craie. On gagnait du temps... »

Qu'ont-ils choisi ? des endroits communs, des rues, des places, des terrasses de bistrot, un carrefour planté d'acacias - pas de lieux ni de monuments historiques « sauf s'ils avaient un charme ».

Que nous proposent-ils ? Eh bien de faire nous-mêmes l'expérience dans notre ville, dans les endroits que nous connaissons, que nous aimons, et encore « il faut faire vite ! La spéculation... ».

Nostalgiques, passésistes ? Non : pas vraiment.

Ils ont regardé. Ils ont réfléchi. Et ils nous soufflent de faire comme eux. Les prendre au mot ! Mais c'est la seule chance pour les villes d'être autre chose que ce qu'elles sont. Vous n'en êtes pas sûrs ?

Alors, venez voir.

J.L.

Lire page 4 les points de vue de F. Matthey et de Yann Pavie sur l'exposition.

Octobre 1976 : une nouvelle création du C. D. N. A.

« PALAZZO MENTALE »

Texte de Pierre Bourgeade – Mise en scène de Georges Lavaudant – Décors et costumes de Jean-Pierre Vergier – Co-production du Centre Dramatique National des Alpes et de la Maison de la Culture – sera présenté du 15 au 28 octobre 1976.

Palazzo mentale est le fruit d'une démarche originale : au départ il n'y avait pas un texte dramatique qu'un metteur en scène aurait choisi de monter. Le spectacle de rentrée du Centre Dramatique National des Alpes sera, en effet, le résultat d'un travail collectif et parallèle d'un écrivain, d'un metteur en scène et de musiciens (le Groupe Spheroe).

Un homme fait un voyage à l'intérieur d'une ville inconnue. Cette ville se compose de cinq cercles. Le premier cercle est le cercle de la mémoire. Le second cercle est le cercle des faits divers. Le troisième, le cercle du jeu. Le quatrième, le cercle du plaisir. Au centre du cinquième cercle, enfin, l'homme se trouve en face d'une machine qui décidera de son destin.

L'homme comprend alors que la ville qu'il vient de traverser n'est pas une ville réelle. C'est une ville qui est à l'image de sa vie : un cloaque, où viennent se perdre tous les débris de la culture – phrases, figures, formes, dont l'assemblage fait de l'homme ce qu'il est. Et après ce cloaque, la mort.

Figures historiques et figures imaginaires existantes se trouvent dans cette pièce, confondues à celles que l'auteur se trouva contraint d'imaginer, comme elles se trouvent confondues, à chaque instant de la vie, dans la tête de chaque homme. Le Dante dialogue avec Anna Livia Plurabelle et avec l'Homme. Kafka côtoie Teodila Vilar et le détective. Charlus interpelle le Christ. Borgès, Léopold Bloom. Chuck Berry, Mme de St Ange. Cloaque notre esprit, autant que notre ventre.

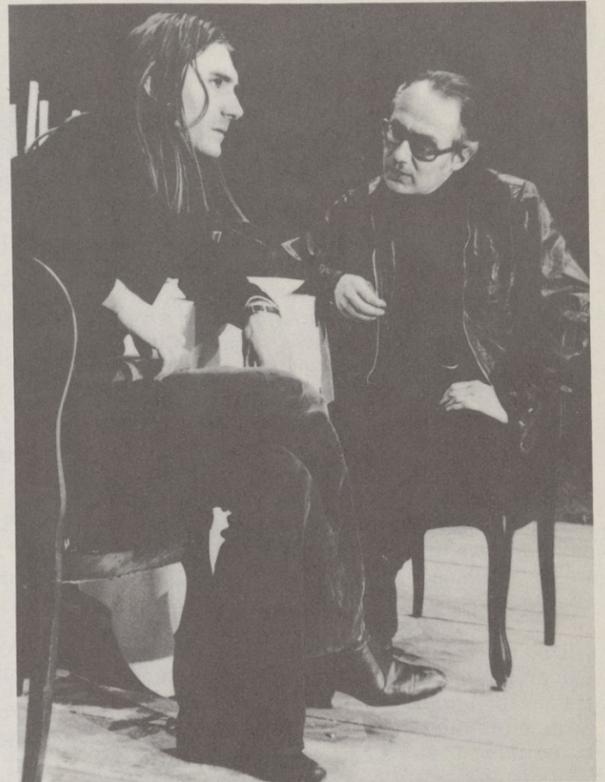
Les langues employées sont le français, l'allemand, l'italien, le slang, le javanais, le latin de cuisine, etc. Faut-il préciser que Kafka ne dit pas seulement « du Kafka », mais du Lautréamont, du

Brecht, du Bob Dylan, du Goethe – à moins qu'il ne s'agisse du Code civil, du Guide Michelin ou de l'Annuaire du téléphone ? Fonder ces langages en un cloaque verbal peut donner une idée de ce qu'est devenu aujourd'hui notre langage.

Faut-il préciser que ce beau monde ne se contente pas seulement de parler, mais vit d'une vie matérielle : mangeant, buvant, aimant, etc. ? Cloaque les fonctions, autant que les fictions.

Palazzo mentale : un apologue sur notre destinée. Une histoire de vie et de mort où chacun devrait reconnaître sa propre aventure – telle qu'elle fut vécue et dite par d'autres... par ces milliers et ces milliers d'êtres humains qui nous précédèrent, qui parlèrent et qui, dans notre tête, n'en font qu'un.

Pierre BOURGEADE, mai 1976.



Pierre Bourgeade et Georges Lavaudant (Photo Guy Delahaye)

Pour une première

« ... Cette longue querelle de la tradition et de l'invention, de l'ordre et de l'aventure. »

APOLLINAIRE.

L'œuvre nouvelle

Inconnue la veille

Le spectacle à l'état naissant, risqué devant tous
donné à découvrir, aimer ou refuser
Nous appelons cela la CREATION.

Privilège des capitales

En province – ce mot hideux qu'il faut effacer, disait Malraux.

longtemps considérée de loin et de haut
comme un petit monde à la traîne
une clientèle d'appoint.

c'est la CREATION que depuis des années nous nous entêtons à vouloir susciter et multiplier parmi nous.

Pas facile.

L'œuvre nouvelle d'abord n'est pas neuve à raison seulement de son apparition, ses apparences...

Elle est un bond du regard et de la parole sur le monde-come-il-va.

Elle est un autre moment de nous.

Elle énonce ce qui n'était pas encore dit.

Elle dévoile ce qui n'était pas encore vu.

Elle est ce qui n'était pas encore là.

Elle est à prendre comme elle est. Il faut l'apprendre. La comprendre. Comme vous et moi.

« Montrez-moi ce que j'ignore »,

lance le public qui nous hante.

n'importe qui

premier et dernier venu

public volontaire

« notre double en nature »

« notre meilleure preuve » disait Eluard.

Celui-là nous fait face

ne nous demande pas de répondre à des attentes pré-définies, des habitudes, des comforts, des goûts et des couleurs...

Il exige que naissent entre nous de nouveaux rapports de plaisir, de complicité, de compréhension.

Entre nous, il devine

il sait que

rien n'est jamais gagné d'avance

nul n'est capable de prévoir

ce que la rencontre, seule, produira « à l'écoute de nos présences ».

Gabriel Monnet (mai 1976).

Pierre Bourgeade

Bio-bibliographie

Pierre Bourgeade est né en 1927. Après des études de sciences politiques et de droit, il devient avocat, puis occupe divers emplois administratifs. En 1966, il publie son premier texte « Les immortelles ». Depuis cette date, il n'a cessé d'écrire, se consacrant entièrement à la littérature et au théâtre, tout en trouvant le temps d'envoyer des « livres opinions » sur des sujets d'actualité au « Monde » notamment.

LITTÉRATURE : 1966 : Les Immortelles, Gallimard. Collection « Le chemin ». – 1968 : La Rose rose, Gallimard. Collection « Le chemin ». – 1969 : New York Party, Gallimard. Collection « Le chemin ». – 1971 : Bonsoir, Man Ray. Editions Belfond. – 1973 : Violoncelle qui réside. Editions du Terrain Vague. – 1973 : L'Aurore Boréale, Gallimard. Collection « Le chemin ». – 1973 : A Noir Corset Velu, poèmes. Editions « Les Mains Libres ».

THEATRE : 1967 : Les Immortelles. V^e Biennale de Paris. Mise en scène : Pierre-Etienne Heymann. – 1969 : Orden. XIX^e Festival d'Avignon. Mise en scène : Jorge Lavelli. – 1973 : Deutsches Requiem. Théâtre Daniel Sorano. Mise en scène : Daniel Benoin. – 1975 : Fragments pour Guevara. Villeneuve-les-Avignon et T.E.P. Mise en scène : Michel Lonsdale. – 1976 : Etoiles rouges. Petit Odéon. Mise en scène : Daniel Benoin. – Dora : Centre dramatique national de Nanterre et Théâtre Paris-Nord. Mise en scène : Jaromir Knittl. – L'Aurore Boréale : Biothéâtre Opéra. Lucernaire. Mise en scène Hervé Alexandre.

BALLET : 1975 : L'homme aux loups. Théâtre de la Ville. Musique : Marius Constant. Chorégraphie : Félix Blaska. Présenté à Grenoble en décembre 1975.

G. Lavaudant à Avignon avec Louve Basse

Sur une lande déserte (bordure d'autoroute, à-plat du cerveau, ou page blanche) un cinéaste un peu fou profère des textes à pleine voix tout en tyrannisant quelques acteurs qu'il tente de lancer comme une meute de chiens enragés sur les traces d'un certain Denis Roche. Il les exhorte à tout jouer et pas seulement des personnages mais : le cimetière de Venise ; une chienne ; la bataille de Pino del Agua et la rencontre fugitive d'un couple face aux piliers d'un casino bombardé. Aux frontières de cette scène rôde un détective inquiet et menteur qui pourrait bien être l'auteur lui-même

surveillant la « mise en crise » de son texte.

G. LAVAUDANT.

Denis Roche en positif-négatif (Photo U)



● L'auteur : Denis Roche

Né en 1937 à Paris. De 1938 à 1946, parcourt les Caraïbes (de l'île de la Trinité où il apprend à écrire et à lire, à Tobago-la-jolie où se situent ses premiers souvenirs de vacances), le Venezuela et le Brésil.

Rentre en France en 1946. Etudes médicales et dentaires. Marié :

A Publié : « Forestière Amazonide » ; « Les idées centésimales de Miss Elazine » ; « Eros Energumène » ; « Le Mécrivit » ; « Louve basse ».

Ancien membre de « Tel Quel ». Traducteur de Ezra Pound et de William Blake.

● Le metteur en scène et adaptateur du texte : Georges Lavaudant.

● Les acteurs :

Eric Lönnrot	Ariel GARCIA-VALDES
Carlos Argentino	Gilles ARBONA
Roberto Villari	Alain MAC-MOY
Edda Vincenzi	Tatiana MOUKHINE
Béatrice Viterbo	Dany KOGAN
Denis Roche	Hugo MAIMONE



A la rentrée - A la rentrée

● Rire avec... Zouc

Dès la fin du mois de septembre, la Maison de la Culture accueillera le spectacle qui a longuement tenu l'affiche ces derniers mois à Paris : **L'Albom de Zouc**.

Les représentations auront lieu le mercredi 29 septembre à 20 h 45, le jeudi 30 à 19 h 30 et le vendredi 1^{er} octobre à 20 h 45 au Théâtre Mobile. Cette salle aura pris à la rentrée, conformément au vœu unanime de l'Association de Gestion, le nom de René Lesage.

Nous reviendrons dans notre prochain numéro sur la venue de **Zouc**; la « jeune femme en noir » qu'un spécialiste du one man's show appelait récemment « la plus grande de nous tous ».

● Voir et revoir **Buster Keaton**

A partir du 20 septembre et jusqu'au 3 octobre, nous présenterons dans la Maison une vaste rétrospective de l'œuvre de Buster Keaton, le seul comique américain pouvant se comparer à Charlot. Auteur complet, il fut très souvent acteur, scénariste et réalisateur de la plupart des films tels que : Le Mécano de la « Général », la croisière du Navigator, Steamboat bill junior... pour ne citer que les plus connus. Outre ceux-ci, on pourra voir : Les trois âges ; Les lois de l'hospitalité ; Sherlock junior, Le figurant...



Go West (Ma vache et moi), 1925 photo tirée du film.



Des « Three Keaton » à Buster Keaton (ci-contre vers 1920)

Des « Three Keaton » à Buster Keaton vers 1920

Deux expositions

● Maïakovski, 20 ans de travail

Durant le mois d'octobre, cette exposition réalisée par le centre Beaubourg avec le concours de l'Association France-URSS, occupera le rez-de-chaussée de la Maison. Il s'agit de la réplique exacte de celle que le poète russe monta lui-même en 1930 à Moscou et dans laquelle il rendait compte de ses activités. Peu après, en mars 1930, il se suicidait. Autant dire que cette exposition conclut sa vie.

Aux visiteurs moscovites Maïakovski la présentait ainsi :

LE BUT ESSENTIEL DE CETTE EXPOSITION

est d'élargir l'idée que vous vous faites du travail du poète, de montrer que le poète n'est pas ce doux agneau bouclé qui va bêlant des vers lyriques et amoureux, est poète celui qui, la lutte des classes s'étant intensifiée, porte sa plume au dépôt d'armes du prolétariat, celui qui, ne se laissant pas rebuter par les plus gros travaux, n'hésite pas à aborder n'importe quel thème de la révolution et de la construction de l'économie nationale, celui qui écrit des vers de propagande sur tous les problèmes concrets de notre politique économique.

MON SECOND DESSEIN

est de montrer la quantité de travail réalisé. Pourquoi ? Pour montrer que ce ne sont pas des journées de huit heures, mais des journées de seize, dix-huit heures qu'accomplit le poète confronté aux tâches gigantesques qui sont en ce moment celles de notre république. Montrer que nous n'avons guère le temps de flâner et que c'est jour après jour, sans cesse et sans relâche que nous devons travailler de notre plume.

Ce qui est exposé ici ne représente même pas la dixième partie de ce qui aurait pu être rassemblé.

CETTE EXPOSITION EST LE COMPTE QUE JE RENDS DE MES VINGT ANNEES DE TRAVAIL.

Je l'ai organisée parce que je souhaitais montrer ce que j'avais fait.

CETTE EXPOSITION N'EST PAS UN JUBILE, ELLE EST UN COMPTE RENDU DE MES ACTIVITES.

Je demande que l'on me vienne en aide, et non que l'on m'encense de mérites inexistants.

La dernière chose que j'ai écrite parle de mon exposition, parce que cette dernière définit exhaustivement ce que je fais et ce pour quoi je travaille.

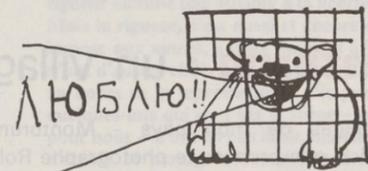
JE SUIS QUELQU'UN DE RESOLU. J'ENTENDS PARLER MOI-MEME AUX GENERATIONS FUTURES, SANS ATTENDRE CE QUE LEUR RACONTERONT SUR MON COMPTE LES CRITIQUES.

Extrait du catalogue du Centre Beaubourg

A propos de Maïakovski

Dans le cadre de l'exposition Maïakovski, une semaine du Cinéma soviétique est prévue du 12 au 17 octobre. Elle nous permettra de voir quelques films contemporains du poète révolutionnaire et aussi de nous familiariser avec certains aspects de la création cinématographique soviétique récente.

La Maison de la Culture ne sera pas seule du reste à programmer du Cinéma soviétique en octobre, puisque le centre Culturel Cinématographique, la Cinémathèque française et la Nouvelle Cinémathèque participeront aussi à cette vaste rétrospective. D'autre part, des montages poétiques et dramatiques seront présentés à partir de l'œuvre littéraire de Maïakovski en même temps que des animations sur son travail de graphiste. Le tout sera complété par un certain nombre de débats.



Maïakovski à 20 ans,

Photo x

● "L'emploi de la peinture"

Organisée par Jacques Souillou et Yann Pavie, cette exposition réunit huit artistes autour d'une même proposition, l'emploi de la peinture : s'interroger sur les « moyens » que se donne la peinture pour se définir comme une activité spécifique produisant un certain type d'images. La peinture serait-elle à la recherche de son image, de son identité ? L'image peinte se rangerait-elle, placement, dans la multitude des images quotidiennes, devenant une image parmi tant d'autres ? Ou bien, le tableau demeure-t-il une image privilégiée ? Et si la peinture utilise, à l'origine, des images qui lui sont extérieures, comment le travail de la peinture détermine-t-il ses propres significations ? Ainsi sont exposés, non pas seulement des tableaux, images de peinture comme possible aboutissement d'un travail pictural, mais encore leurs documents (leur imaginaire) le plus souvent photos, qui ont donné lieu et temps au processus d'élaboration du tableau. Babou, Béatrice Casadesus, Cueco, Gérard Fromanger, Jean-Pierre Le Boul'ch, Ivan Messac, Ernest Pignon et Rabascall présentent chacun leur point de vue.

A partir du 15 septembre.

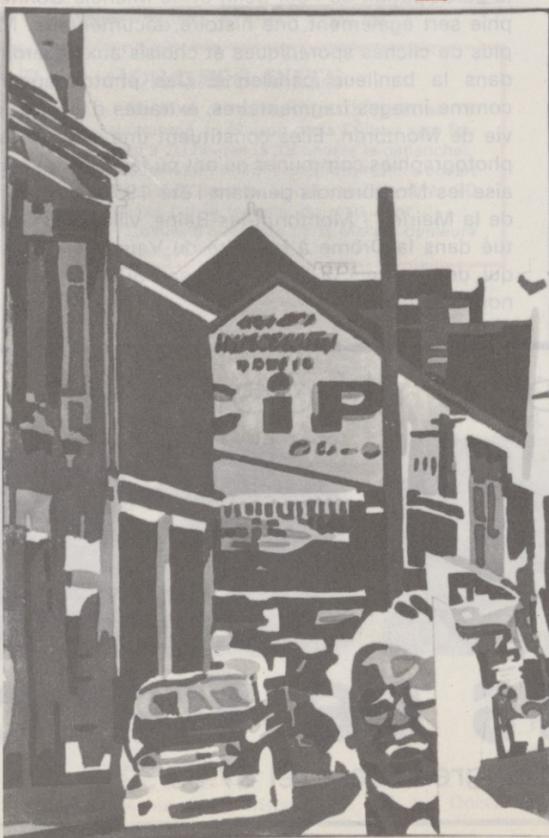


Photo x

Y.P.

A propos de "l'image du temps dans le paysage urbain"

(suite de la page 1)

● Le lampadaire ou le platane ?

Le constat d'Alain Blondel et Laurent-Sully Jaulmes est tellement édifiant que l'on a scrupule à insister davantage. Ce serait trop cruel. Regardez. Tant de suffisance, d'insolence, d'égoïsme révélés et d'autre part tant de charme, médiocre quelquefois mais de charme tout de même, de bonne humeur tranquille, d'humanité vraie. Il y aura toujours de bonnes raisons pour expliquer et justifier et c'est bien évident qu'un village doit s'adapter aux exigences de la vie moderne quand il devient une ville. Les regrets de l'autrefois sont des larmes de crocodile. Ce qui importe c'est de n'avoir pas à regretter. L'expédient commode des censeurs est de préserver à coups de lois, sanctions, interdictions. C'est ainsi que l'on sclérose. La seule attitude réaliste exige de la part des pouvoirs publics, des édiles et des administrés, tous également responsables et concernés, attention, intelligence et sensibilité. C'est en effet beaucoup demander mais c'est à cette condition que l'on peut trouver des solutions qui, sans cesser d'être actuelles, seront au moins équivalentes à celles du passé. On ne ressuscitera pas les fiacres et les petits bistrotts désuets ; ce serait absurde mais je ne vois pas pourquoi, parce qu'elles sont offertes aux automobiles et aux supermarchés, les avenues deviendraient fatalement méchantes ou alors, il faut admettre que nos contemporains sont devenus des loups et les ennemis de leur propre bonheur. Les visions nostalgiques d'un encore proche passé ne nous abusent pas sur la qualité d'une existence que l'on sait amère, difficile. Le recul du temps n'est souvent que le refuge d'une vaine sentimentalité mais du moins l'individu associé à son environnement quotidien en était encore le maître. Dans notre monde actuel éclate la rupture. L'homme n'est plus à l'échelle de la ville. Elle l'absorbe et l'anéantit, comme les arbres. Selon l'humeur on dira que ce sont des problèmes de morale, de politique, d'économie et probablement tous à la fois. Sans doute, mais à coup sûr d'éducation. D'éducation d'abord. Peut-être que finalement le lampadaire est plus nécessaire que le platane, encore faut-il qu'il m'en convainque et me réjouisse autant.

François Mathey
directeur du Centre de création industrielle

● Question de point de vue !

L'idée d'Alain Blondel et de Laurent Sully Jaulmes est simple. Le constat qu'ils proposent est sans transition ; bref mais éloquent. Avant, c'étaient les années 1913, résumées en une collection de cartes postales un peu jaunies sans doute, délavées, aux ombres bistres qui affichent une certaine sérénité. Après, ce sont les années 70 épinglées en une série de clichés noirs et blancs, sur papier glacé, aux contrastes tranchés, et qui ordonnent un mouvement pour le moins bousculé. L'idée de l'exposition consiste à avoir mis côte à côte, sur un seul plan, la présentation d'un même lieu topographique et la recherche d'un semblable point de vue, celui de l'objectif. Hier plus Aujourd'hui, mais c'est déjà demain ! Sur ce thème du « paysage urbain » le fil du temps vient alors boucler l'unité de l'exposition. La mesure du temps et son image. Ce que le temps a enfoui. Ce que le temps fait surgir. C'est-à-dire qu'en plus du contenu manifeste des photos, leurs relations d'écart ou d'identité (?), le principe de la confrontation tient précisément compte des fonctions d'information et de documentation du médium qu'est la photographie. Ce processus met là en évidence le rôle de fixation et de relais de cet « art moyen ». Et c'est peut-être dans cette dissociation entre ce qui serait compte rendu de la réalité et effet de fiction que le regard tend à se définir, à interpréter sa vision. Ce n'est que de la photo, mais pas seulement !

Le constat n'est plus passif (ne l'était déjà plus pour l'auteur à l'origine de ce point de vue). La réflexion se fait interrogation. Il ne reste plus que, vis-à-vis, le regard et l'objet de ces photographies : La Ville. A chacun son point de vue ! Déjà à l'aube de ce siècle Raoul Dufy répondait : « La Nature, monsieur, après tout, ce n'est qu'une hypothèse. » Nous pourrions ajouter : La Ville en est une autre, et qui nous implique tous !

Y. Pavie
animateur Arts Plastiques

Le livre et la scène

Textes d'hier et d'aujourd'hui

Deux forts volumes de près de 400 pages ont paru récemment chez Gallimard : ce sont les premiers tomes des **Registres** de Jacques Copeau. L'un (qui a pour titre : **Appels**) contient une somme de réflexions sur la mise en scène, le jeu de l'acteur, le public. L'autre (consacré à Molière) nous révèle ce qu'a pu être le renouvellement opéré par Copeau dans l'interprétation des classiques lorsque – dès avant l'autre guerre – il fonda et dirigea le « Vieux Colombier ». Et l'on y apprend beaucoup, à la fois sur Molière – et sur la pensée de Copeau – connue jusqu'ici davantage par la « tradition orale » que par l'écrit. Cette pensée se révèle parfois étonnamment contemporaine. Et n'est-ce pas un indice très significatif que, dans les pages de préface à son **Age d'Or**, le Théâtre du Soleil propose à notre réflexion des citations tirées d'**Appels** ?...

Les observateurs minutieux de l'évolution théâtrale d'aujourd'hui prédisaient depuis quelque temps un « retour au texte », venant après une décennie souvent orientée vers la création collective, et le recours à l'expression corporelle, visuelle, auditive... Les exemples d'un nouveau « théâtre de texte » commencent à s'ajouter – ce qui ne veut pas dire qu'on réemprunte systématiquement les vieilles routes. Retour au texte, donc, mais non à un passé révolu ; recours à un nouveau regard et à un nouveau langage : les quelque mille spectateurs qui ont assisté à **Loïn d'Hagondange** ont reçu une idée de ce qu'est cette « orientation ». Une idée qu'ils pourront enrichir en lisant l'autre pièce de J.-P. Wenzel (**Marianne attend le mariage**) et aussi les textes récents de Michel Deutsch (**Dimanche ; L'entraînement du champion avant la course ; La bonne vie**). Ils trouveront là des « histoires de toujours » : un homme vit entre deux femmes ; une femme vit avec un homme et attend un enfant... L'écoeurement, la révolte, la mort. Un théâtre « à suivre », dans les

temps qui viennent (Editions Stock, « Théâtre ouvert »).

Un document qui nous paraît fort important : la très riche interview que Roger Planchon a accordée à des journalistes lyonnais dans la revue **Lyon. Forum** (n° 62, avril 76). Le co-directeur du T.N.P. promène un regard libre sur divers aspects essentiels du théâtre de ce temps : le retour au texte (encore lui, et c'est un signe...) l'avenir de la décentralisation (qui devra tenir compte de la régionalisation), le rôle des « relais » : « D'une certaine manière, dit Roger Planchon, les jeunes animateurs seront obligés de revenir à une organisation du public. » Et l'interview s'achève sur une analyse sans concessions de l'état actuel d'une société qui, « au nom de l'efficacité » n'accorde aucune importance à la culture : « Notre société de l'efficacité, du profit est folle : elle est si glotonne qu'elle se mange les dents. »

Avec les **Cahiers du Soleil debout**, c'est encore d'une revue lyonnaise qu'il s'agit – mais toute jeune celle-là. Son but : publier des textes inédits « traitant des problèmes culturels de l'enfance ». Editée à Lyon, à l'initiative du Théâtre des Jeunes années, elle vient de « sortir » son deuxième numéro – où prennent la parole les responsables des troupes permanentes de théâtre pour le jeune public. De quoi susciter la réflexion, et animer la discussion de tous ceux qui, par vocation ou métier, se posent des questions dans ce domaine.

J.D.

N.B. Adresse des revues citées : **Lyon Forum** : 10, rue Belle-Cordière, 69002 Lyon - **Cahiers du soleil debout** : 37, rue Delandine, 69002 Lyon

Les numéros cités de ces revues, et les ouvrages analysés peuvent être consultés à la bibliothèque de la Maison de la culture.

expositions

à partir du 2 juillet

– **L'Image du temps dans le paysage urbain**
(68 photo-constats)

– **Images de mon pays - Montbrun : 1830-1975**

● Montbrun : un village du Dauphiné au passé présent

Avec « Images de mon pays - Montbrun : 1830-1975 », exposition que propose le photographe Roland Gonnet avec la participation de Paul Belin et de Michèle Gonnet, la photographie sert également une histoire documentaire. Mais il ne s'agit plus de clichés sporadiques et choisis aux hasards d'un itinéraire dans la banlieue parisienne. Ces photos apparaissent plutôt comme images fragmentaires, extraites d'une « époque » et de la vie de Montbrun. Elles constituent une sorte de large album de photographies communes qu'ont pu feuilleter et commenter à leur aise les Montbrunois pendant l'été 1974, dans la salle des fêtes de la Mairie : - Montbrun-les-Bains, village du Bas-Dauphiné, situé dans la Drôme à la limite du Vaucluse et des Basses-Alpes qui, de plus de 1 000 habitants en 1900 est passé aujourd'hui au nombre de 470.

Au départ, pour Roland Gonnet, enfant du pays, la photographie était le moyen d'une réaction affective, à la fois commémorant « son » retour et lui permettant de rechercher une identité par rapport à « sa » terre. Et puis à la suite d'une première exposition dans le village, les habitants se sont sentis concernés, reconnus, eux-mêmes. Ils ont commencé à se réunir, fouiller leurs archives et à parler simplement de leur histoire. Ce « dépouillement » a donné lieu à un travail et à une exposition plus élaborés, avec sur place, l'animation directe et bavarde de la communauté villageoise. D'ailleurs, Roland Gonnet a su davantage retenir et tracer ce qui serait un « portrait » physique, psychologique et social de ce village où se mêlent l'histoire et l'actualité.

Y. P.

pour votre décoration



décors de france

1 rue gabriel-péri - grenoble - tél 87 83 39

CRÉDIT
GRATUIT
SUR 3 MOIS



moquettes
rideaux
voilages
papiers peints

installation
par nos spécialistes
études et devis gratuits

Exposition-animation à La Côte-Saint-André

La condition féminine en 1976

La Maison de la Culture a mis depuis octobre 1975 à la disposition des collectivités qui en faisaient la demande une exposition « la femme légale » que certains ont pu voir, du reste, dans ses murs en juillet et septembre 1975. C'est ainsi que cette exposition est allée à La Côte-Saint-André en avril dernier, servir d'armature à tout un ensemble de manifestations sur le thème de « la condition féminine en 1976 ». C'est de celles-ci dont les organisateurs rendent compte ci-dessous. Pour notre part, nous avons été témoins - pour avoir participé avec eux à plusieurs réunions - de l'intérêt et du dynamisme qu'il leur a fallu manifester pour aborder un thème difficile et complexe, lever les hésitations et « mettre dans le coup » des gens et des groupes différents. Des difficultés, il y en avait. Des réactions, il y en a eues. Comment pourrait-il en être autrement ? Lorsqu'on parle de la place et du rôle de la femme, n'est-ce pas toute notre organisation sociale qui se trouve mise en question en même temps que chacun d'entre nous ?

En tout cas, les Côtos ont fait la preuve à cette occasion de l'intérêt du support « exposition » dès lors qu'on est décidé à l'utiliser et à le dépasser.

J.L. et B.C.

Commune rurale de 4 000 habitants, la Côte-Saint-André s'efforce depuis plusieurs années de promouvoir, en liaison avec la Maison de la Culture, une politique d'animation socioculturelle. Dans cet esprit, un groupe de Côtos bénévoles a organisé en mars dernier une série de manifestations destinées à provoquer une réflexion sur la condition féminine dans ce secteur rural : réunions, exposition, soirée-débat.

Les réunions :

Pendant plusieurs soirées, des volontaires représentant des établissements d'enseignement secondaire et des associations et groupements professionnels (Club du troisième âge, M.J.C., groupement féminin de vulgarisation agricole, U.L.C.F.D.T., etc.) ont mis sur pied, en liaison avec la Municipalité, un programme de manifestations. Il ne s'agissait pas pour ces organisateurs de « monter » une de ces opérations souvent spectaculaires qui eurent lieu lors de « l'année de la femme » et furent aussi rapidement oubliées qu'elles avaient été superficielles. Le but recherché ici était de permettre à toute la population de mieux connaître la variété apparente de la condition féminine dans cette région (femmes d'agriculteurs, ouvrières, employées, commerçantes, femmes au foyer, etc.) et d'en découvrir les problèmes communs (statut social, relations femmes/hommes, éducation des enfants, etc.).

L'exposition :

La Maison de la Culture de Grenoble a prêté une série de panneaux sur le thème de « la femme légale » (statut juridique de la femme à travers les âges). Le travail des participants s'est articulé autour de cette exposition.

Les scolaires ont réalisé une remarquable série de panneaux prouvant combien - garçons et filles - ils savaient observer notre société et traduire leurs propres aspirations et inquiétudes, par des dessins, des textes, des collages, réalisés en groupe. Un certain nombre d'adultes se sont sentis agressés par la façon imagée de présenter la condition féminine dans notre société.

Les associations et groupements ont, chacun de leur côté, travaillé sur le thème de « la condition féminine dans la région de la Bièvre, hier et aujourd'hui ». Ceci se traduit par exemple par la collecte au magnétophone d'entretiens qui furent présentés lors de la soirée-débat.

Du 19 avril au 2 mai, trois grandes salles de l'Hôtel-de-Ville présentèrent au public les différents travaux :

- « Les femmes du siècle dernier vivaient mieux que nous... »
- « Aujourd'hui, grâce aux machines, elles n'ont plus rien à faire. »

Ces deux réflexions, recueillies pendant les visites, illustrent à quel point cette exposition bousculait préjugés et idées reçues.

La soirée-débat :

Pour permettre la confrontation d'opinions souvent contradictoires, fut organisée cette soirée qui débuta par la présentation de « vivre au féminin », film - constat sur plusieurs aspects de la condition féminine aujourd'hui. Si la discussion qui suivit la projection, et l'audition de témoignages enregistrés, fut très animée - et accompagnée même du départ de certains participants - il n'en demeura pas moins qu'elle permit à tous de découvrir la multiplicité des problèmes féminins, et la difficulté de les résoudre en termes généraux, généraux, mais abstraits.

On parle encore dans la région de La Côte-Saint-André de cette animation... Souhaitons que cette réflexion puisse provoquer certains changements dans les mentalités et dans les faits.

L'équipe d'animation culturelle de La Côte-Saint-André.



avant-projet septembre octobre 1976

● SEPTEMBRE

- à partir du 15, Exposition : L'emploi de la peinture
- à partir du 20 : Cinéma, Rétrospective Buster Keaton
- 29 et 30 : Théâtre, Zouc

● OCTOBRE

- le 1^{er} : Théâtre, Zouc
- Jusqu'au 3 : Cinéma, Buster Keaton
- 13 : Musique Concert de l'Ensemble Instrumental de Grenoble
- du 12 au 17 : Cinéma Soviétique.
- du 15 au 28 : Théâtre « Palazzo mentale »
- du 1^{er} au 30 : Exposition « Maïakovski »

Courrier des adhérents et des lecteurs

Nous avons reçu de Mme Marie-Claude Grandguillot (Grenoble) la lettre suivante :

« Le théâtre est fermé à 20 h 45, c'est le metteur en scène qui l'a exigé ».

Toute rigueur est imbécile et tous ceux qui ont été retardés repartent déçus ou (et) furieux, renvoyés une fois de plus à la réalité : la culture n'est pas au service des mères de famille retardées en dernière minute par un marmot (c'est mon cas) ni de ceux qui habitent loin et qui ont été retardés par les imprévus de la route (cas du jeune couple refoulé avec moi).

Il est vraiment regrettable que la Maison de la Culture de Grenoble dont les moyens sont si limités pour assurer une véritable « ouverture culturelle » soit si efficace dans ses domaines de « fermeture » (je m'étais déjà heurté un jour de grand froid à 11 h moins 10 à un cerbère odieux ; le responsable de « l'accueil », hier soir était également à la hauteur de sa tâche).

Ma colère est à la mesure de mon désir de théâtre.

P.S. - Ce point de vue pourrait figurer dans le coin des lecteurs de « Rouge et Noir », mais les colonnes de ce journal sont elles aussi apparemment « fermées » aux utilisateurs.

« Toute rigueur est imbécile »

Oui je partage ce point de vue, si je considère la rigueur comme une atteinte à la liberté individuelle. Mais la rigueur, c'est aussi et encore celle que l'on impose aux autres, à ceux qui sont à l'heure et qui n'ont d'autres choix que d'accepter d'être dérangés au cours de la représentation. Ne parlons pas des quelques-uns qui sont sur la scène - qui travaillent pour nous - n'ont-ils pas droit aussi à l'écoute, afin d'établir ce partage nécessaire et si difficile à établir entre un public et ce qu'ils essaient de communiquer, de faire VIVRE !

HORAIRES D'ETE

Du 6 au 31 juillet et du 31 août au 18 septembre, la Maison de la Culture sera fermée à 20 heures (à 19 heures le dimanche).

Dependant le bar-restaurant restera ouvert jusqu'à 21 heures. L'accès se fera après 20 heures par la terrasse du restaurant.

L'heure d'ouverture de la Maison demeure inchangée : 11 heures.

« Tous ceux qui ont été retardés repartent déçus ou (et) furieux, renvoyés une fois de plus à la réalité »

Pourquoi refuser la réalité, même si elle s'appelle aussi contrainte d'être à l'heure ? Je ne connais pas de chef de gare qui accepte de retarder le départ d'un train au nom de la « réalité » de quelqu'un qui serait en retard !..

Au nom de qui parlez-vous Madame ? A part quelques personnes - tout au long de ce mois de représentations des REVENANTS - les quelques dizaines de retardataires ont accepté avec le sourire et beaucoup de gentillesse de reconnaître qu'il n'était pas possible de déranger toute une salle pour leur bon plaisir. Beaucoup se sont même excusés, d'autres le mercredi 28 avril, après avoir été « refoulés » m'ont invité à prendre part à une discussion qui a duré deux heures. S'ils lisent cet article, qu'ils témoignent eux aussi de l'intérêt de notre rencontre à l'occasion de cet incident.

Et puis Chère Madame, vous êtes en colère. Soit. Mais il n'y a pas de « cerbère odieux » même si vous l'avez ressenti ainsi. Il nous arrive comme à vous d'être fatigués, d'en avoir assez de l'agression verbale, voire de l'insulte, qui fleurit contre des personnes qui assurent leur travail.

Nous commettons des erreurs bien sûr, mais le plus souvent nous avons le souci de vous être agréables, de rester calmes, de vous faciliter l'accès à ce que vous exigez avec tant de vigueur pour vous-même et qu'il ne nous était pas possible de vous accorder.

Grâce à vos remarques « acides », le débat est engagé. La parole reste à tous ceux qui sont refoulés à l'entrée des salles et pourquoi pas aussi à ceux qui sont à l'heure convenue.

Le contrat entre vous et nous mérite d'être respecté.

Maurice JONDEAU, animateur accueil.

NDLR : les colonnes de « Rouge et Noir » sont naturellement ouvertes à ses lecteurs ainsi qu'aux usagers de la Maison de la Culture. Si la rubrique du courrier est si vide, c'est qu'il y a fort peu de courrier. Nous le regrettons et souhaitons vivement que le journal soit réellement un moyen de dialogue entre vous et nous.

A la
rencontre
de l'aventure
avec



"Spécial Expéditions"

Afghanistan
22 jours pension complète

3 750 F de Paris

Cuba 15 jours pension complète
2 640 F de Mexico

Ethiopie 20 jours pension complète
5 300 F de Paris

Israël 16 jours pension complète
3 850 F de Paris

Pérou 22 jours 1/2 pension
5 400 F de Bruxelles

Amazonie 8 jours 1/2 pension
1 300 F de Lima

Algérie 15 jours pension complète
3 850 F de Paris

Brésil 29 jours pension complète
6 590 F de Paris

Cachemire (Tibet)
17 jours pension complète
4 570 F de Paris

Indonésie 23 jours héberg. seul
5 500 F de Paris

Renseignements - Inscriptions 16, rue Docteur-Mazet, 38000 GRENOBLE. Tél. 44.36.39

Kenya 15 jours pension complète
4 850 F de Paris

Niger-Mali 21 jours pension compl.
4 250 F de Paris

Afrique du Sud
24 jours pension complète
4 300 F de Paris

Thaïlande 22 jours pension compl.
4 650 F de Paris

Yemen 22 jours pension complète
4 450 F de Paris

licence A 804



La ville en fête - La ville en fête

Cette année un des volets « cinéma » de la Ville en Fête est consacré au cinéma maghrébin, c'est-à-dire celui des trois pays d'Afrique du Nord : Tunisie, Algérie, Maroc. Cette initiative de la Maison de la Culture constitue la suite logique de son travail « cinéma » depuis plusieurs années. En effet nous avons présenté un cycle de cinéma chinois, puis un panorama du cinéma algérien, enfin cette année une large sélection du cinéma afro-arabe (Moyen-Orient, Afrique Noire et enfin Maghreb). L'objectif principal de cette diffusion, parfois difficile, étant de montrer des films inédits du tiers-monde dont les thèmes et l'esthétique ne nous sont pas très familiers, par la force des choses... et des producteurs multinationaux réunis.

Les films maghrébins sont pourtant des productions tout à fait classiques, au sens occidental du terme, et n'ont rien à envier techniquement à celles que nous voyons habituellement sur les écrans. Quant aux thèmes, pour « nouveaux » qu'ils soient, ils n'excluent pas pour autant le comique, l'aventure, le suspense... Il est peut-être nécessaire de rappeler que c'est le film algérien : « Chronique des années de braise » qui a remporté la palme d'or au festival de Cannes 75.

Les raisons de la méconnaissance de la qualité et de l'intérêt du cinéma d'Afrique du nord sont multiples et complexes. La présentation ci-dessous des trois cinématographies maghrébines devrait nous permettre d'y voir plus clair.

Le cinéma tunisien :

Dans son livre sur les « Cinémas Africains en 1972 », Guy Hennebelle explique que « le premier long métrage tunisien de la Tunisie indépendante a été réalisé en 1966 » soit 70 ans après l'invention du cinéma. Pourtant des films ont été tournés en Tunisie dès 1897 : ils sont répertoriés dans un livre de Cl. Veillot intitulé « Cinéma Colonial » ; les rôles joués par des Tunisiens dans ceux-ci sont assez rares et en tout cas toujours identiques ; ce sont les traîtres, les peureux, etc. Malgré tout il y a des exceptions. Dès 1909 Chemama Chikly, par exemple, réalise des Courts-Métrages. Mais il faut attendre 1957, c'est-à-dire un an après l'indépendance, pour que le cinéma tunisien s'organise autour de la S.A.T.P.E.C. (Société Anonyme Tunisienne de Production et d'Expansion Cinématographique). Actuellement, la production est de deux longs-métrages par an. En ce qui concerne la diffusion des films, il faut noter que si la première salle de cinéma date de 1907, la date historique, en ce domaine, est 1964 : c'est l'année où Tahar Cheria, père du cinéma tunisien, fit voter par le parlement tunisien des décrets de protection visant à imposer le passage d'un film tunisien par trimestre. Conséquence : les trusts occidentaux ont boycotté la Tunisie, laquelle s'est trouvée privée de films nouveaux pendant un an.

Parmi les films importants on notera : « Les ambassadeurs » de N. Ktari, « Sejnane » de Ben Ammar, « Hurléments » de Khlifi.

Le cinéma marocain :

C'est sans doute celui dont l'existence est la plus contestée. Il a hérité comme ses voisins d'une situation difficile et, actuellement, ne bénéficie que d'un soutien timide de la part des autorités marocaines dans la mesure où il n'y a aucun organisme officiel à vocation cinématographique. Il y a malgré tout des cinéastes marocains : les films de Ben Barka « Les mille et une mains » et « La guerre du pétrole n'aura pas lieu » sont sortis à Paris, mais de façon assez sporadique au Maroc. Ce que nous appelons le cinéma d'auteur est représenté par le film « Wechma » de Benani. Le cinéma commercial existe aussi. L'isolement des cinéastes, la domination des trusts étrangers sur la diffusion font que le cinéma marocain n'a pas encore ses lettres de noblesse même si des films existent.

Le cinéma maghrébin sur les places

Le cinéma algérien

Il est à la fois le plus exemplaire et le plus connu des trois. Il est né dans le maquis pendant la guerre de libération. Le cinéma, à cette époque, a servi surtout à emmagasiner des images pour le futur, pour expliquer ce qu'était cette guerre diffamée par les médias étrangers. Après l'indépendance, le cinéma s'est organisé comme en Tunisie mais de façon plus radicale ; l'Etat a créé l'O.N.C.I.C. (Office National pour le Commerce et l'Industrie Cinématographique). Les cinéastes se sont attachés d'abord à raconter la guerre, à montrer un autre visage de celle-ci puis à exposer, soit dans des fictions soit dans des documentaires, les grandes réalisations (La révolution agraire, la gestion socialiste des entreprises) ou les grands problèmes du pays (celui de la femme en particulier).

... Actuellement la production se monte à 4 ou 5 longs-métrages par an. La diffusion est beaucoup plus homogène : on peut voir, en Algérie, des films d'à peu près tous les pays, de tous les genres.

Sur les places et dans les quartiers, nous présenterons 4 à 5 films maghrébins. Un tract sera diffusé vers le 10 juin.

Jean-Pierre BAILLY.



Programme

- 2 juillet, Foyer Maghrébin, rue Très-Cloîtres : Maroc, « Les mille et une mains », 1973, de Souhel Ben Barka.
 - 3 juillet, place du Bassin ; Teisseire : Algérie, « Hassan Terro », 1968, de Lakhdar Hamina.
 - 7 juillet, place St-André : Tunisie, « Et demain ? » de B. Babaï, 1974 - « Au pays de Taranani » de F. Boughedir, 1971.
 - 8 juillet, place du Bassin, Teisseire : Algérie, « L'évasion de Hassan Terro ». 1974, de Mustapha Badie.
 - 9 juillet : place Verte, Grand'Place : Tunisie, « Et demain ? » - « Au pays de Taranani »
 - 10 juillet : ADCFA, 1, rue Hauquelin : Maroc, « L'évasion de Hassan Terro ».
- N.B. Toutes les séances ont lieu à 22 heures.

Programme de La Ville en Fête du 29 juin au 14 juillet

	Place d'Agier	Cour de l'Ancien Externat Notre-Dame 8, rue Pierre-Duclot	Foyer Maghrébin Rue Très-Cloîtres	Village Olympique Place Prémol et autres	Grand'Place (Place Verte)	Cité Teisseire (Place du Bassin)	Quartier Anatole-France Eaux-Claires
Ma 29	21 h. Hypermusique et danse L'X TET et Mirjam Berns			20 h 30. Stade Basket C.E.S. Cirque Morallés.	Exposition de l'Atelier des Clôts : « Racisme et Violence »	22 h. Cinéma : « Portugal 25 avril » de J. Co-mets (1974)	
Me 30		21 h. Ensemble Instrumental de Grenoble : Corelli, Marais, Debussy et Milhaud.		15 h. Stade Basket C.E.S. Cirque Morallés			
J 1^{er} juillet	22 h. Théâtre-Action « Désir à Crédit »						
V 2		22 h. Cinéma : « La beauté du Diable » de René Clair	22 h. Cinéma : Film Maghrébin		21 h. Folk Occitan : Rosina de Peira et ses musiciens.		17 h 30. Terrain de Jeux Salengro. Marionnettes. « La clef ». Théâtre du Beffroy.
S 3	22 h. Comédiens Emigrés de Grenoble « La Charrette »			19 h 30. Place Prémol. « La clef ». Marionnettes du Théâtre du Beffroy.		22 h. Cinéma : Film Maghrébin	
Ma 6	21 h. Chorale de l'Université de Médecine de Gdansk			22 h. Place Lionel-Terray. Cinéma : « La Grande romance de Charlot ».	21 h. Groupe Animation de Lausanne : « La bande à Midas ».		Entre 10 h et 18 h, Animation peinture Geneviève Lassus
Me 7	22 h. Cinema Film Maghrébin (place St-André)			21 h. Place Prémol. Folk Sud Américain : « Los de la Pena »	14 h 30 à 17 h 30. Animation Peinture : Geneviève Lassus		
J 8				22 h. Place Lionel-Terray. Cinéma : Festival Harry Langdon		22 h. Cinéma : Film Maghrébin Animation peinture Geneviève Lassus	
V 9			21 h. Théâtre : « Les Jours » par le Théâtre Populaire Maghrébin.		22 h. Cinéma : Film Maghrébin Fin de l'Exposition « Racisme et Violence »	Animation Peinture : Geneviève Lassus	
S 10	22 h. Diaporama et sketches. L'immigration, pourquoi ? par le Foyer Maghrébin de Saint-Laurent.	22 h. Cinéma : Film Maghrébin, cour de l'ADCFA, 1, rue Hauquelin		21 h. Place Prémol. Pop Music : Alambic		21 h. Variétés italiennes : Compagnie di Prosa di Grenoble Animation peinture Geneviève Lassus	
D 11			10 h à 22 h. Journée folklorique Maghrébine/Le Foyer Maghrébin de St-Laurent et le Théâtre Populaire Maghrébin - Exposition « Racisme et violence »				
Ma 13				20 h 30. Place Prémol. Bal : Claude Fabry. 20 h 30. Place C.-Turc. Bal Folk : « La Bambouche ».			

ROUGE et NOIR

abonnement

Le prix de l'abonnement annuel est de 8 F. Ecrire à « Rouge et Noir », B.P. 507, 38020 Grenoble-Cedex.

Directrice de la Publication : Catherine TASCIA - Rédacteur en chef : J. LAEMLE - Rédaction : Jean-Pierre BAILLY, Philippe de BOISSY, Jean DELUME, André GIRAUD, Paule JUILIARD, Jean-Marie MOREL, Yann PAVIE, Alain THOMAS.

Tirage : 16 000 exemplaires - Réalisation, mise en page : Maurice GUENIN
Maison de la Culture, 4, rue Paul-Claudiel, 38100 Grenoble
Téléphone : 25.05.45

Commission paritaire des publications : n° 51.687.
Prix : 1 F - Publicité : SERES, 4, rue Nestor-Cornier, Grenoble, T. 44.24.37